

Notule sur la pensée 200-391

PASCAL ET JACQUES CALLOT

une source possible du " Roseau pensant "

par Bernard DORIVAL

Parmi les pensées les plus célèbres de Pascal, l'une des plus illustres est celle qui porte les numéros 200-391 dans l'édition, désormais classique, que M. Lafuma donna des *Pensées* en 1951 aux Editions du Luxembourg. Elle portait le numéro 347 dans celle de Brunschwig.

Léon Brunschwig (1) et Louis Lafuma (2) en ont tous deux rapproché un passage des *Essais* de Montaigne (II, 12), qui peut constituer en effet la source de la seconde phrase : « *Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer* ». Mais l'élément le plus saisissant du texte pascalien, cette comparaison de l'homme et du roseau, cette identification même de l'un avec l'autre, ce n'est pas dans les *Essais* que Pascal l'a trouvée ; elle ne s'y rencontre pas. Ne serait-ce pas alors dans une estampe de Jacques Callot ?

Il existe, en effet, dans l'œuvre gravé du grand Lorrain, un volume intitulé *Lux claustris* qui comprend, outre un frontispice, vingt-six planches au burin sur vernis dur mesurant 6,20 cm de hauteur sur 8,25 cm de largeur, et dont la dernière (pl. 1) représente une touffe de roseaux agités par le vent (3). Sur chaque planche, se lisent, au-dessus de l'image, deux lignes, l'une en latin, l'autre en français, et, au-dessous d'elle, six vers, deux latins et quatre français. Le texte qui accompagne la gravure qui nous occupe est : « *Flectit docilis. Il sçait ployer sans jamais se roidir* », et les vers sont les suivants :

Ventorum impériis pronam se praebeat arundo ;

Majorum impériis mens bona prompta regi.

Le Roseau sçait fleschir au gré du vent qui souffle,

(1) Dans l'édition dite des Grands Ecrivains de la France, Paris, 1904, *Pensées*, t. II, p. 262.

(2) Dans l'édition du Luxembourg, Paris, 1951, tome II, p. 41.

(3) Elle porte le numéro 625 dans le livre de J. Lieure, *Jacques Callot, deuxième partie, catalogue de l'œuvre gravé, tome II*, Paris, 1925.

*Et ployer à tout coup quand il est agité ;
Le Moine à son Abbé doit de mesme estre souple,
Sans jamais se roidir contre sa volonté.*

La signification de l'œuvre de Callot est ainsi précisée. Faisant du roseau le symbole du moine, elle veut enseigner aux religieux l'obéissance à leurs supérieurs, ainsi qu'il est normal dans un volume dont le titre, le frontispice, l'usage de textes en latin attestent qu'il était destiné aux monastères, et dans lequel toutes les autres planches illustrent également allégoriquement les vertues requises de ceux qui vivent dans les couvents.

Que Pascal ait pu connaître cet album, c'est ce qui ressort des renseignements donnés au sujet de ce dernier par Lieure, dans le monumental ouvrage qu'il a consacré à Callot. A la page 91 du second volume du catalogue, il nous apprend en effet qu'une réédition de la *Lux claustris* (publiée pour la première fois sans doute en Lorraine à une date inconnue) avait été faite à Paris en 1646 chez le marchand d'estampes bien connu, Pierre Langlois, dit Ciartus ou Chartres. Elle portait une dédicace « *Patri Domino D. Augustino Joyeux Cartusiae Parisiensis Priori Meritissimo* ». Elle dut obtenir du succès, puisqu'il existe de ce même ouvrage une réédition postérieure, donnée, celle-ci, par Benoît Audran. Rien ne s'oppose donc à ce que Pascal ait pu avoir entre les mains des gravures publiées à Paris en 1646.

Oserons-nous aller jusqu'à dire qu'il a dû les avoir ? Un rapprochement invite à le faire, celui qu'on est tenté d'établir entre la phrase du *Mystère de Jésus* (4) « *Seigneur, je vous donne tout* » et une image de la *Lux Claustris*, celle qui représente, pour parler comme Lieure (5), « *les Deux Cœurs* ». Il n'y a pas loin (6), en effet, nous semble-t-il, entre le cri de Pascal et les textes qui commentent cette planche :

*Aut nullus, aut integer. Ou nul ou tout entier.
Cor ubi discederis, vitâ fugiente, perebit.
Sic quoque divisus vivere nescit amor.
Le Cœur meurt aussitost que le fer le divise
Au milieu de l'ardeur qui le va consumant.
Il faut donc si quelqu'un aime Dieu saintement
Qu'il le lui dône entier (7) sâs fraude et sans feintise.*

(4) Lafuma n° 919-739.

(5) Lieure n° 622.

(6) Sauf l'abîme du génie...

(7) C'est nous qui soulignons.

Si, donc, Pascal a pu lire ces passages dans le volume de Callot, n'a-t-il pas pu ou dû en regarder la gravure — admirable, aussi bien, saisissante et qui s'impose à l'attention — représentant les roseaux sous le vent ?

Car, qu'il ait été susceptible de s'intéresser à des estampes, j'en vois l'indication dans le fait qu'à la différence de tant d'écrivains français de son époque, pour qui les arts plastiques paraissent ne pas exister, plusieurs pensées de sa main attestent qu'il leur a porté attention, quant à lui. Outre le célèbre texte : « *Quelle vanité que la peinture, etc...* » (8), on trouve dans les *Pensées*, pour nous limiter à quelques exemples seulement, des lignes qui se réfèrent aux tableaux et à la perspective (9), d'autres qui le font aux portraits (10), telles encore qui établissent une distinction assez subtile entre portraits et tableaux (11). Le concept même d'art plastique est assez ancré dans son esprit pour que le mot de « *peinture* » vienne spontanément sous sa plume, quand il écrit (12) : « *La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Eglise fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet* ». Sans doute Pascal a-t-il écrit des beaux arts, en philosophe, en géomètre, en psychologue, peut-être plus qu'en amateur ; mais, ce qui nous importe ici, c'est qu'il en ait écrit. C'était nous fournir la preuve que c'est là un domaine qui ne lui est pas fermé, qu'il savait *regarder*, que, par conséquent, il a pu *voir* ce burin de Callot, et, à la lumière des textes qui l'accompagnent, y découvrir une identification du moine et du roseau, davantage même : du moine et du roseau courbé par le vent. Cheminant en lui, cette identification a pu devenir celle du roseau et de l'homme (13), de l'homme susceptible d'être écrasé par l'univers.

Que nous propositions seulement ici un rapprochement hypothétique, nous en sommes d'autant plus conscients que nous nous souvenons de tels textes de l'Écriture qui ont pu suggérer à Pascal la même identification. Sans nous arrêter à celui de Luc (VII, 24) qui oppose saint Jean Baptiste au roseau, il est,

(8) Lafuma 40-77.

(9) Lafuma 21-58.

(10) Lafuma 260-494.

(11) Lafuma 578-955.

(12) Lafuma 573-520. A rapprocher de Lafuma 260-494, § 2.

(13) On rapprochera la pensée Lafuma 200-391 de la pensée Lafuma 113-217 où est employé également l'expression de « *roseau pensant* ».

en revanche opportun de rappeler celui d'Isaïe (XLII, 3) qui rapproche le pêcheur, l'homme, du « *roseau froissé* », d'autant que le Christ se l'est appliqué à lui-même (Matthieu, XII, 20). Le rapport me paraît cependant plus lointain entre ce « *roseau froissé* » et le « *roseau pensant* » de Pascal qu'il ne me semble l'être entre ce « *roseau pensant* » menacé d'écrasement par l'univers et les roseaux courbés par la tempête qu'a suscités le burin de Callot. C'est la raison pour laquelle, tout en reconnaissant que nous demeurons dans le domaine de l'hypothèse, nous persistons à hasarder ce rapprochement qui, s'il était retenu, présenterait du moins l'intérêt d'inviter à chercher dans une direction complètement négligée, sauf erreur de notre part, l'origine de certaines images de Pascal.